

COLONISATION

La Société de Colonisation de Montréal a fait de la besogne, la semaine dernière. Lundi soir, elle se réunissait dans la salle de Pécole Saint-Jacques, et nommait un bureau de direction.

Immédiatement après l'assemblée, les nouveaux directeurs se sont réunis et ont élu leurs officiers.

Des explications furent données par MM. Bourassa, L. O. David et Houde sur le but de la société, et une députation fut chargée d'aller à Québec présenter au gouvernement la pétition suivante :

A Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur en Conseil.

La requête de la Société de Colonisation de Montréal expose respectueusement qu'il y a en ce moment dans la cité de Montréal des milliers d'ouvriers sans ouvrage et sans ressources, incapables de faire vivre leurs familles ; qu'un grand nombre n'ayant pas de travail, sont réduits au plus complet dénuement ; qu'ils n'ont ni argent ni crédit, souffrent de grandes privations et souffriront encore davantage quand la froide saison arrivera ; qu'ils sont décidés à aller s'établir sur des terres incultes dans la vallée de l'Ottawa ou ailleurs, pourvu qu'on leur donne les moyens de s'y rendre et d'y vivre jusqu'à ce qu'ils puissent pourvoir aux premiers besoins de leurs familles.

Que les soussignés ayant formé une association dans le but de favoriser ce mouvement, croient devoir s'adresser à Votre Excellence en Conseil pour obtenir les secours nécessaires au succès de l'entreprise.

Que donner à des centaines de familles les moyens de vivre en défrichant nos terres incultes, est un acte de charité et de sage politique.

Que la colonisation de nos terres incultes alimentera nos chemins de fer, et permettra à la province de Québec de bénéficier de ces grandes entreprises.

Que les ressources de la province ne permettent pas sans doute au gouvernement de faire autant qu'il serait nécessaire, mais qu'il s'agit d'un cas d'urgence et de nécessité absolue, et que tout ce que le gouvernement jugera à propos de faire sous forme d'octrois de terres ou d'argent, ou de prêt et d'avance au moyen de la création d'un fonds spécial, en vertu de la loi de dix-huit cent soixante-quatorze, ou autrement, sera approuvé par le public en général.

Les soussignés supplient donc Votre Excellence en Conseil de prendre en considération la demande d'un si grand nombre de personnes qui demandent qu'on leur donne les moyens de vivre et de développer en même temps les ressources du pays, et la prient de leur accorder tous les secours dont ils ont besoin pour mettre leur projet à exécution. Et vos requérants ne cesseront de prier.

Cette requête fut signée par un grand nombre d'hommes influents des deux partis, et approuvée par MM. Chapleau, Taillon, Loranger et Wurtele, dont la conduite à ce sujet mérite des éloges, et une députation composée de MM. Bourassa, F. Fenoit, Dr Lachapelle et L.-O. David, alla à Québec la présenter au gouvernement.

LA DÉPUTATION A QUÉBEC

Les doutes qu'on entretenait sur le succès de la députation n'étaient pas fondés.

Reçus par l'hon. M. Joly, le premier ministre, l'hon. M. Langelier, commissaire des terres, et M. Lesage, député-ministre, les délégués exposèrent le but de leur mission et plaidèrent le mieux qu'ils purent la cause des ouvriers sans ouvrage et de la colonisation. Une discussion s'ensuivit ; M. Joly s'exprima en termes émus au sujet de la misère des temps, mais fit voir comme il était difficile pour le gouvernement de la province de Québec de faire ce qu'il aimerait à faire. Il dit que cependant l'hon. M. Langelier était disposé à faire beaucoup en donnant des terres aux conditions les plus faciles, et que déjà de l'argent avait été envoyé à M. le curé Labelle et au Dr Jules Prévost pour ouvrir les chemins principaux dans la vallée de l'Ottawa. La députation remercia le gouvernement de ce premier pas, mais démontra que ce n'était pas suffisant pour un grand nombre de personnes auxquelles il fallait des provisions et de l'argent pour vivre au moins un an.

Après beaucoup de pourparlers, il fut convenu qu'il fallait de 100 à 120 piastres au colon pour lui permettre de s'établir sur les terres et d'y vivre jusqu'à sa première récolte.

M. Joly dit alors que si la corporation et les citoyens de Montréal voulaient faire

leur part, souscrire les deux tiers de cette somme de \$120, le gouvernement ferait la sienne et fournirait l'autre tiers jusqu'à concurrence de 500 colons.

Nous considérons que le succès du mouvement est maintenant assuré ; il est impossible qu'il n'y ait pas assez de patriotisme et de charité dans la corporation et parmi les citoyens de Montréal pour finir l'œuvre si bien commencée.

C'est une terrible tâche que d'entreprendre une pareille organisation ; mais il le faut, c'est un devoir. On entend dire souvent : à quoi sert ici de se dévouer à une cause ? non-seulement on n'en a pas le mérite, mais on n'en recueille que des déboires. Raisonement d'égoïste qui abaisse les caractères, tarit la source des grandes actions, tue les sociétés !

Le comité provisoire doit, cette semaine, s'adresser aux citoyens, à la corporation et au clergé ; des requêtes sont prêtes ; nous sommes certain que personne ne tirera en arrière : ce serait une honte, presque un crime.

L.-O. D.

LA PAIX ET LA FRANCE

On a dit : le Léopard anglais s'est fait entendre, et la guerre d'Orient a cessé. Gloire à lui !

Il suffit cependant de ne pas fermer les yeux pour voir la vérité en cette matière. Personne ne doute, en effet, que le léopard anglais a rongé ses ongles avant de se faire entendre, et qu'il a longtemps rampé avant de bondir sur une décision.

L'Angleterre se tenait coi lorsque la Russie déclarait la guerre à la Turquie. Elle ne comptait plus sur la France, qui, cette fois-ci, n'avait pas la générosité de verser son sang pour des intérêts égoïstes. L'Allemagne restait fidèle à la Russie, comme cette dernière l'avait été à l'Allemagne en 1870 : on gardait la convention : Paris pour Constantinople. L'Angleterre se trouva dans une impasse extrêmement dangereuse. Elle se voyait sur le point de perdre son empire des Indes, la source de ses richesses, et peut-être de sa vie nationale. Le léopard anglais rampait alors dans les dédales de la politique et poussait des rugissements étouffés auxquels répondit, dans la confiance de sa force, le grognement de l'ours du nord.

Tout à coup, des joncs de l'Inde le léopard bondit sur les rives du Bosphore avec des troupes indigènes ; la Turquie s'apprête encore à la guerre : on sait qu'elle tint longtemps en échec les armées de la Russie, et son fanatisme, maintenant soutenu, pourrait faire des progrès ; l'Égypte se range avec elle. Ce n'est pas tout. L'un des trois grands empires du Nord se détache de l'étreinte des deux autres et veut se battre. Les Indes, l'Égypte, la Turquie et l'Autriche cherchent à lutter contre la Russie ; ils le peuvent avec avantage sans l'aide de l'Angleterre. Mais comme les Russes ont déjà les mains sur Constantinople, l'Angleterre se trouve sérieusement en cause. On l'attaque, il faut bien qu'elle se défende. Si elle ne se défend pas, on la dépouille, on l'humilie, on l'outrage. Il n'est donc pas étonnant qu'elle se défende. Mais comment se défend-elle ? Est-ce en combattant seule à seule avec la Russie ? Non. Elle compte des alliés assez forts et nombreux pour vaincre la Russie sans elle. Est-il séant de proclamer maintenant : ces complications orientales qui étaient pendantes depuis si longtemps comme des nuages chargés d'éclairs, et qui menaçaient de mettre l'Europe en feu, il suffit que l'Angleterre dit un mot pour qu'elles s'évanouissent ?

On objectera : si l'Angleterre a des alliés, est-ce que la Russie ne pourrait pas s'en faire ? Qui sera-ce ? L'Allemagne ? Certes, si l'Allemagne s'en mêlait, l'Angleterre aurait beau jeu. Mais qu'est donc devenu cet arbitre de la guerre et de la paix ? L'Allemagne, qui tantôt riait autant que la Russie de la pauvre Angleterre, d'où vient ce silence qui ferme ses lèvres de fer ? Craint-elle maintenant l'Angleterre et l'Autriche ? Pas du tout. Qui donc ?

Je suppose que la France n'existe pas ;

que penserions-nous de l'état de l'Europe en ce moment ? Y verrait-on la paix ou la guerre ? Pas de France dans le monde, l'Angleterre parlerait-elle en maîtresse au congrès ? Pas de France dans le monde, l'Allemagne resterait-elle inactive ? Que lui servent tous ses soldats, dont le nombre et l'entretien la ruinent ? Leur action donne raison de leur existence ; leur existence sans action, qui tue l'Allemagne, est la plus inconséquente des inconséquences. Pourquoi l'Allemagne, armée jusqu'aux dents, ne se précipite-t-elle pas, tête baissée, dans cette guerre d'Orient ? Elle pourrait y jouer un si grand rôle ! L'Allemagne et la Russie, ces deux colosses du nord, ensemble, que ne pourraient-elles point ? Pourquoi donc l'Allemagne ne cherche-t-elle pas à mettre à profit ces événements d'Orient, où elle pourrait se réserver la part du lion ? Ne trouverait-elle pas une occasion de réaliser son rêve de l'unification de toute la race germanique ? Les neuf millions d'Allemands de l'Autriche ne pourraient-ils pas devenir Allemands de l'Allemagne ? Ne forcerait-elle point l'Angleterre et l'Autriche à soutirer de leur sein des milliards et des milliards pour l'indemniser ? Affirmer son autorité avec prestige, après ses victoires sur la France, que ne ferait point l'arrogante Allemagne ? Mais rien de tout cela. Elle se retire dans l'arrière-plan. Toute son arrogance tombe. Pourquoi ? Ah ! c'est que la France existe. La France est ressuscitée du tombeau, ceinte d'aureoles brillantes. La France est palpitante de vie. *Resurrexit*. La France est là ; et la France ne veut pas la guerre, c'est pourquoi la guerre ne se fera pas ; et la paix sera dans le monde parce que la France veut la paix. Donc ce n'est pas l'Angleterre qui, d'un mot, calme l'orage. S'il n'y avait pas de France, l'Angleterre ou l'Autriche oseraient-elles lever la tête ? Si les bruits de guerre ont un terme, c'est que la France le veut. Si l'Allemagne se tient tranquille, c'est que la France le veut ; si la Russie s'arrête dans sa marche sur Constantinople, c'est que la France le veut ; si l'Angleterre garde ses possessions indiennes, c'est que la France le veut ; la France s'est opposée, il est vrai, à son acquisition de l'île de Chypre, mais quelqu'importante que soit cette question, elle n'est qu'un détail dans l'ensemble, depuis surtout que l'Angleterre s'est avisée de lui donner satisfaction et de lui promettre que ses intérêts en Égypte et en Syrie ne souffriraient aucun dommage. L'Allemagne laisse tout faire : elle sait bien qu'il y aurait folie pour elle de briser ses forces dans le choc de combats sanglants, lorsque la France croîtrait en paix à ses côtés, et saisirait la prochaine occasion de prendre une revanche infaillible. La Russie n'avait rien tant à cœur que de voir la France donner dans les conflits de l'Orient, afin de dégager l'Allemagne de son inaction. Car la France restant en paix, et l'Allemagne forcément en paix, la Russie comprenait de suite que c'en était fait de ses espérances. Elle perdait le fruit de tant de batailles ! ce qui explique la colère désordonnée du Czar, lorsqu'il apprit de la bouche de l'ambassadeur français que l'attitude de la France serait celle de la neutralité.

N'est-on pas frappé d'étonnement à la vue de cette France ? Y a-t-il une nation qui lui soit comparable ? En vérité, Dieu l'a mise à la tête du monde.

Voyez-la, en 1870, foulée aux pieds de la Prusse. C'en est fait de la France, dit-on. Et la Prusse est pronée jusqu'au délire par ceux qui se rangent du parti le plus fort. La gloire de l'Allemagne est chantée jusqu'au vertige de la folie. On ne trouve plus assez d'encens pour la victorieuse Allemagne, plus assez de mépris pour la France tombée. On cherche à faire voir l'Allemagne d'autant plus élevée qu'on abaissera plus la grande vaincue. L'arrogance et la brutalité teutone vont leur train. Tout à coup, la France paraît, sans qu'on sache comment, les ris sur les lèvres et les roses sur le front ; dépouillée des haillons de la misère et vêtue de ses habits de reine. En un moment

elle recouvre le long tribut de louanges que l'univers lui prodiguait depuis des siècles. L'Allemagne, qui était tout, s'efface dans l'ombre. Wagner, qui avait fait vibrer les fibres de son génie d'accents de haine pour la France, d'amour et de gloire pour l'Allemagne, a caché sa lyre. La statue d'Armonius, dont l'inauguration se fit à grands renforts de réclames, ne trouve plus d'adorateurs. Aux yeux de l'étranger, l'Allemagne perd son prestige ; au dedans le socialisme la ronge. Ses habitants mêmes prennent fait et cause pour la France contre elle. L'empereur Guillaume faillit coup sur coup tomber assassiné des mains de ses propres sujets. Tout est dans la consternation.

Certes, les dangers ne manquent pas à la France. Son gouvernement est un cratère dont les laves peuvent déborder sur son sein en flots de feu. Quoi qu'il en soit, elle a confiance en elle. Abandonnée de tous, elle s'est repliée sur elle-même, et concentrant son énergie dans le seul soin d'elle-même, elle s'est relevée sans la main de personne. Quel peuple peut sortir comme cela de l'abîme de l'abjection ? Combien ne lui faudrait-il pas de temps, d'aide et de soutien de la part d'autrui ! Mais la France est frappée à l'effigie divine : elle ressuscite au bout de quelques jours par sa propre vertu.

C'est parmi les menaces de guerres civiles et étrangères qu'elle annonce son projet d'avoir une Exposition universelle. On voit en perspective un embrasement général de l'Europe, et la France forme un tel dessein ! Quelle folie ! Ne peut-on pas lui prédire un fiasco ? Qui viendra à cette exposition ? La France laisse dire et poursuit son but—avec quelle foi en elle ! Eh bien ! la voilà, cette Exposition. Jamais il n'y en eut de pareille. On passe les mers pour la voir ; on accourt des pays les plus éloignés. L'influence civilisatrice de la France reprend son cours lumineux. Elle devient le point de mire du monde. Un cri général d'admiration s'élève pour elle de tous les points de l'univers, tandis que l'Allemagne baisse et disparaît.

Il semblait pourtant naturel que le rôle de monter une exposition universelle dut appartenir à la victorieuse Allemagne. Cependant, elle ne pourra pas même se faire représenter à celle de la France, tant est grande sa misère. Il serait honteux pour l'Allemagne d'exposer son infériorité dans cette France qu'elle a vaincue.

La France a voulu son Exposition malgré les circonstances les plus incontrôlables et les plus difficiles. L'Exposition étale aux yeux de l'univers les arts, les images de la paix ; et le poids de la paix que la France fait peser, entraîne à la paix toutes les nations.

L. GOUËON.

DE L'IMPORTATION DES RACES

La seconde forme principale de reproduction, ainsi que je l'ai indiqué dans mon précédent article sur l'amélioration des races, consiste dans l'importation, pour élever sans mélange une race indigène ou étrangère.

Ce genre de reproduction par race importée ne peut être qu'exceptionnel ; il a lieu plus ordinairement dans un pays nouveau ou dans un pays non éleveur dans le but de fournir des types reproducteurs. Cette opération est fréquemment employée avec les animaux indigènes, mais seulement d'une contrée différente ; ainsi le sud d'un pays prendra dans le nord des reproducteurs plus étoffés ; ce genre d'importation, bien raisonné, est souvent convenable, si toutefois on l'accompagne d'un régime analogue à celui du pays d'origine.

On importe plus généralement des mâles, ce qui se justifie par le plus grand nombre de produits qu'on peut rapidement en obtenir, et à cause de l'influence plus prononcée du mâle dans les croisements ; cependant l'importation de femelles pleines est quelquefois nécessaire et plus avantageuse pour arriver à constituer plus promptement un troupeau.

Dans l'achat des sujets à importer, il faut toujours considérer l'origine et les